

Une société sans limite, est-ce vraiment la liberté ?

Sans cadre, pas de chaos ? Pas si sûr... Découvrez pourquoi les limites nous construisent.

p 4 - 5

« Génération texto : quand parler devient optionnel »

Texte, vocaux, messages... et si parler devenait un défi pour les jeunes ?

p 6 - 7



Quand les parents « renvoient » leurs enfants au pays : sanction, protection ou dernier recours ?

Entre protection et punition : le dilemme des parents entre deux cultures.

p 8 - 10

Le théâtre comme espace d'expression pour les jeunes de Saint-Josse

Du trac au courage : le théâtre comme arme contre le racisme ordinaire.

p 11 - 12



Édito

Chères lectrices, chers lecteurs,

La rentrée marque toujours une période de transition. Pour certains jeunes, c'est le passage symbolique du primaire vers le secondaire, avec son lot de découvertes, de craintes mais aussi d'opportunités. Kamel s'est penché sur ce moment charnière, en recueillant la voix de ceux qui vivent ce grand saut.

Arturo nous emmène du côté des Castors du samedi, qui souhaitent lancer leur propre projet en proposant des actions de vente : une manière d'apprendre la responsabilité et la solidarité, tout en donnant vie à leurs idées.

Santiago aborde un sujet qui touche de nombreux adolescents : les jobs étudiants. Comment concilier études, loisirs et premières expériences professionnelles ? Un défi qui résonne dans leur quotidien.

Yusra revient avec sensibilité sur la fin de l'été. Entre ceux qui n'ont pas eu la chance de partir, ceux qui gardent de beaux souvenirs, et ceux qui regrettent déjà le soleil, l'automne ramène chacun à sa réalité, faite de récits multiples.

Firdaws nous présente "Moumoute", la nouvelle mascotte des Juniors, déjà adoptée comme un compagnon symbolique du groupe.

Le théâtre est aussi à l'honneur : Hadrien partage les bienfaits de cette pratique et l'enthousiasme autour des

représentations prévues les 24 octobre et 6 décembre.

Ce numéro est également l'occasion de rencontrer Mathilda, notre nouvelle stagiaire, ainsi que Roxanne, travailleuse sociale, qui signe un premier article aussi personnel qu'actuel : "Génération texto : quand parler devient optionnel". Elle y explore la manière dont les jeunes réinventent leur rapport au téléphone, préférant souvent les messages aux appels.

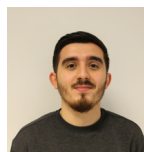
Enfin, deux articles interrogent le rôle du cadre dans la vie des jeunes. Ali propose une réflexion de fond : peut-on vivre sans règles ? À travers un témoignage fort, il rappelle que ce sont les repères qui permettent de grandir et d'inventer une société plus juste. Feidreva, quant à elle, aborde une réalité sensible : celle des parents qui "renvoient" leurs enfants au pays d'origine. Entre sanction, protection et dernier recours, cette pratique soulève de nombreuses interrogations éducatives, culturelles et affectives.

Autant d'articles qui témoignent de la diversité des vécus et des projets partagés avec les jeunes et les familles. Ce journal est à leur image : pluriel, vivant et tourné vers l'avenir.

Bonne lecture à toutes et à tous.

YALCIN Fehmi

Coordinateur du pôle éducatif



Sommaire

Page	2	Édito
Page	4 - 5	Une société sans limite, est-ce vraiment la liberté ? / Ali ABBA
Page	6 - 7	« Génération texto : quand parler devient optionnel » / Roxanne FAVEAUX
Page	8 - 10	Quand les parents « renvoient » leurs enfants au pays : sanction, protection ou dernier recours ? / Feidreva LEYS
Page	11 - 12	Le théâtre comme espace d'expression pour les jeunes de Saint-Josse / Hadrien GHILARDI
Page	13 -14	Les nouveaux secondaires / Kamel EL ISAQUI
Page	15 - 17	Les études et le job étudiant : trouver l'équilibre / Santiago AGUDELO
Page	18 - 19	Un regard vers le futur / Arturo MESIRCA
Page	20 - 21	Moumoute le mouton, le nouveau compagnon des juniors / Firdaws MANDOUDANE
Page	22 - 23	Retour de vacances, ou pas... / Yousra BOUDAHMANE
Page	24 - 25	Portrait de Mathilda, nouvelle stagiaire / Mathilda KUKAJ





Une société sans limite, est-ce vraiment la liberté ?

On pourrait imaginer une société sans règles, sans cadre, sans contraintes. À première vue, l'idée séduit : chacun pourrait agir à sa guise, exprimer ses désirs sans entraves, vivre « librement ». Mais qu'en resterait-il vraiment ?

Très vite, l'absence de repères se transformerait en chaos, où le plus fort imposerait sa loi et où la liberté des uns écraserait celle des autres. Une société sans limites n'est pas une société plus libre, mais un espace livré à l'arbitraire.

C'est justement le rôle des règles et des normes : elles ne sont pas là pour étouffer, mais pour organiser la vie commune. Elles posent les frontières nécessaires pour que chacun puisse évoluer en sécurité, trouver sa place et construire son avenir. Un cadre partagé n'est pas une prison, c'est une charpente : il permet à l'édifice collectif de tenir debout.

Mieux encore, la frustration qu'elles engendrent joue un rôle fondateur.

Dire « non » à un enfant, lui poser des limites, n'est pas l'empêcher de grandir : c'est l'aider à se structurer. De la même manière, les jeunes, confrontés à des contraintes, apprennent à développer des stratégies, à inventer, à argumenter.

Ce frottement, parfois pénible, forge des idées fortes, une créativité robuste et une pensée critique. Sans opposition, sans cadre à questionner, l'imagination resterait molle, privée de résistance pour s'aiguiser.

En définitive, c'est dans la tension entre désir et règle que se construit l'avenir d'une jeunesse capable de proposer des alternatives, d'innover et de s'engager. Les normes ne sont donc pas des ennemies : elles sont les alliées invisibles de la liberté collective et les tremplins de l'inventivité individuelle.

Durant la période où j'ai animé des groupes de jeunes de tous âges, le fait d'imposer un cadre et des règles ne m'a jamais empêché d'être respecté. Bien au contraire, les jeunes comme leurs familles m'ont toujours soutenu dans cette démarche, car ils comprenaient l'importance de fixer des repères.

L'idée de cet article m'est venue après avoir revu un jeune que j'avais accompagné dans des activités éducatives. Au cours de notre discussion, il m'a reparlé de l'importance du cadre et des règles qui lui avaient été transmises. Aujourd'hui, il nourrit le projet de devenir policier.

Voici son témoignage :

Témoignage D.C 21 ans,

- Comment as-tu perçu les règles imposées au cours des différentes activités ?

«Quand j'étais jeune, j'ai souvent trouvé les règles difficiles à respecter. Parfois, elles me semblaient incompréhensibles, presque arbitraires. Mais avec le recul, j'ai compris qu'elles étaient présentes partout : dans la famille, à l'école, dans la rue, au travail. Apprendre à les respecter à l'Inser'Action a été une sorte d'entraînement pour la vie réelle. J'ai découvert que si j'étais capable de les respecter là, je pouvais le faire ailleurs aussi. Aujourd'hui, je prépare les tests pour devenir policier. Mon objectif est de porter l'uniforme et de m'investir dans ce métier, car j'ai compris que sans règles, il n'y a pas de liberté, seulement du désordre.»

- Avec le recul, qu'est-ce que cela t'a apporté dans ta vie quotidienne ?

«Sur le moment, ce n'était pas facile. Certaines règles paraissaient abstraites, surtout à un âge où l'on veut tester les limites. Mais j'ai eu la chance de rencontrer des personnes qui prenaient le temps d'expliquer pourquoi ces règles existaient. J'ai compris qu'elles n'étaient pas faites pour brider, mais pour protéger et permettre de vivre ensemble

dans le respect. Cela m'a appris la discipline, le sens de la responsabilité et l'importance de réfléchir avant d'agir. Aujourd'hui, ces apprentissages me servent tous les jours, que ce soit dans mes relations, dans mes projets ou dans ma manière d'aborder l'avenir.»

- Comment imagines-tu le rôle des personnes dépositaires de l'autorité aujourd'hui ?

«Être porteur ou dépositaire de l'autorité n'est pas facile, et je le vois déjà autour de moi : les professeurs, les éducateurs, les directeurs, les parents doivent constamment jongler entre fermeté et écoute. Pour que cela fonctionne, il faut être deux : celui qui incarne l'autorité et fait respecter les règles, et celui qui accepte de les respecter. Si l'un manque à son rôle, tout s'effondre. L'autorité n'a de sens que lorsqu'elle est comprise et acceptée, car elle n'est pas synonyme de domination, mais de justice et de sécurité. C'est cette vision qui me motive à rejoindre les forces de l'ordre : protéger les autres en faisant respecter les règles, non pas par la peur, mais par la confiance et le respect mutuel.»

ABBA Ali

Directeur





« Génération texto : quand parler devient optionnel »

Ce premier article est pour moi l'occasion de me présenter ! Je m'appelle Roxanne et j'ai rejoint l'équipe de la permanence en tant que travailleuse sociale. Avant cela, j'ai fait mes études à Louvain-la-Neuve en communication puis en criminologie. Durant mes temps libres, j'étais aussi animatrice chez les scouts, une expérience qui m'a donné l'envie de travailler dans le domaine de la jeunesse. Et me voilà ici !

Dans cet article, je vais parler d'un objet qui est omniprésent dans notre quotidien : le téléphone ! Aujourd'hui,

il est devenu un véritable accessoire multi-usage des jeunes. Ils l'utilisent pour envoyer des messages, prendre des photos, jouer à des jeux en ligne, regarder des vidéos, consulter la météo et bien plus encore. Par contre, pour téléphoner, il n'y a plus grand monde qui ose décrocher.

En effet, selon une étude citée par RTL Info, près de la moitié des jeunes de 18 à 25 ans préfèrent envoyer un message plutôt que de passer un appel. Beaucoup trouvent les appels stressants, car il faut répondre directement et parler avec spontanéité. C'est pourquoi la majorité privilégie les réservations en ligne ou les échanges par messages et vocaux.

Cela ne veut pas dire que les jeunes n'aiment pas le téléphone, mais plutôt qu'ils l'utilisent différemment. Pourtant, près d'un sur deux se dit prêt à suivre des cours pour apprendre à être plus à l'aise au téléphone. De mon côté, j'ai moi aussi longtemps été stressée à l'idée de téléphoner, surtout lorsqu'il ne s'agissait pas d'un proche (ami ou membre de la famille). Petite anecdote : quand j'étais plus jeune, avant d'appeler pour prendre rendez-vous chez le médecin ou le dentiste, j'écrivais toujours sur un papier exactement ce que j'allais dire ! Aujourd'hui, heureusement, je me sens beaucoup plus à l'aise et je n'ai plus besoin de préparer mes appels à l'avance.

Pour aller un peu plus loin, j'ai fait un petit sondage autour de moi afin de voir si cette tendance se vérifiait

vraiment. La majorité des répondants à mon sondage indique utiliser leur téléphone plus de deux heures par jour, certains dépassant même les six heures quotidiennes. Le questionnaire présentait ensuite diverses mises en situation, dans lesquelles ils devaient préciser s'ils répondraient ou non, ainsi que s'ils choisiraient d'appeler.

Les comportements varient selon les situations : deux tiers des répondants refusent de décrocher lorsqu'il s'agit d'un appel masqué, tandis que la quasi-totalité répond sans hésitation à un appel professionnel ou à un proche. Ces choix traduisent une hiérarchie claire dans l'importance accordée aux appels selon leur origine.

Lorsqu'il s'agit de communications plus quotidiennes, la préférence va majoritairement vers l'envoi de messages, notamment avec les amis pour des échanges rapides. En revanche, l'appel reste davantage

privilegié dans un cadre familial, perçu comme plus direct et chaleureux. Enfin, si certains avouent ressentir une légère appréhension face aux appels, la grande majorité considère qu'ils restent le canal le plus approprié pour aborder des sujets sérieux, ce qui souligne la valeur relationnelle qui leur est encore attribuée.

En résumé, les jeunes n'ont pas abandonné le téléphone, mais ils l'utilisent autrement. Ils préfèrent écrire plutôt que parler, car c'est plus rapide et moins stressant. Pourtant, dès qu'il s'agit d'un appel important ou d'un proche, décrocher reste naturel. Finalement, même si les textos dominent, la conversation garde une place spéciale pour les moments vraiment essentiels.

FAVEAUX Roxanne

Travailleuse sociale





Quand les parents « renvoient » leurs enfants au pays : sanction, protection ou dernier recours ?

Moi c'est Feid, je viens de commencer à travailler chez Inser'Action, je suis travailleuse sociale, une fonction polyvalente qui englobe à la fois le travail de rue, les permanences durant lesquelles je peux accompagner les parents et les jeunes dans leurs démarches mais aussi être à l'écoute, les projets d'animation dans les écoles, les cours d'apprentissage du français pour les parents ou encore la participation au journal. Pour cette

édition, j'ai décidé de rédiger un article sur une problématique dont peu de gens parlent mais qui est de plus en plus présente.

À Bruxelles, il arrive que des écoles constatent la disparition soudaine de certains élèves. Derrière ces absences prolongées, on découvre parfois une réalité douloureuse : des parents ont pris la décision d'envoyer leur enfant « au bled », pour une période plus ou moins longue. Si ce geste est souvent motivé par la peur de voir leur enfant « mal tourner », il s'inscrit aussi dans un contexte socio-culturel marqué par les inégalités et les tensions identitaires.

Beaucoup de familles issues de l'immigration vivent une double

pression. D'une part, elles doivent faire avec une société d'accueil où les discriminations, les injustices sociales et les échecs scolaires sont fréquents. D'après des études, les élèves issus de l'immigration à Bruxelles connaissent plus de décrochage et de relégation scolaire que les autres. D'autre part, ces familles portent l'héritage culturel, linguistique et religieux de leur pays d'origine, parfois très éloigné des normes en Belgique. Entre la peur de l'exclusion sociale et la crainte d'une perte de repères culturels, certains parents estiment que le pays d'origine peut offrir à leur enfant un cadre plus strict et plus protecteur.

La décision de renvoyer son enfant dans le pays d'origine surgit souvent dans un contexte de crise. Face à des problèmes disciplinaires récurrents, à des fréquentations jugées mauvaises ou à une rupture d'autorité, certains parents cherchent à reprendre le contrôle en plaçant leur enfant sous la garde de la famille élargie. Le séjour au pays est perçu comme un moyen de redonner une éducation « à l'ancienne », parfois plus économique qu'une structure d'accueil en Belgique. D'autres y voient une opportunité de reconnecter leur enfant aux valeurs religieuses ou culturelles qu'ils estiment perdues. Cette logique de « sanction-protection » repose sur l'idée que l'éloignement de l'environnement bruxellois permettra de sauver l'enfant d'une dérive sociale ou identitaire.

Pourtant, les conséquences d'un tel déracinement sont souvent lourdes.

Du point de vue psychologique et émotionnel, de nombreux jeunes vivent ce départ forcé comme un traumatisme. Les recherches sur les retours forcés d'enfants demandeurs d'asile montrent des risques de dépression, d'anxiété et de problèmes identitaires. Arrachés à leurs amis et à leur environnement, ils se retrouvent isolés dans un pays qu'ils connaissent parfois mal, et où ils sont eux-mêmes considérés comme des étrangers. Beaucoup évoquent des difficultés à s'intégrer dans la vie sociale locale, subissent des moqueries et ont du mal à trouver leur place.

La scolarité constitue un autre défi majeur. Les jeunes envoyés au pays ont souvent des difficultés avec la barrière la langue et les méthodes d'enseignement différentes de ce qu'ils connaissent. Certains régressent dans leurs apprentissages, d'autres décrochent complètement. Des études menées sur des retours forcés d'enfants montrent que ces difficultés scolaires renforcent leur mal-être. La langue, qui est un outil d'intégration essentiel, devient ici un obstacle : des enfants ayant grandi en Belgique découvrent qu'ils ne maîtrisent pas suffisamment la langue du pays d'origine pour suivre correctement les cours.

Sur le plan familial, les conséquences sont tout aussi graves. Beaucoup de jeunes vivent cet éloignement comme un abandon. Ils développent un sentiment de trahison de la part de leurs parents, ce qui fragilise la confiance et le lien affectif. Selon la théorie de l'attachement, une séparation

brutale avec ses parents peut marquer durablement la manière dont un enfant voit la sécurité et l'amour de ses proches. Dans certains cas, l'expérience est suivie d'une réconciliation, surtout si le séjour est de courte durée et bien expliqué. Mais dans d'autres cas, elle alimente rancœur et distance émotionnelle difficilement réparables.

La grande question est de savoir si les parents pensent réellement à toutes ces conséquences. Pour la plupart, la décision de renvoyer leur enfant n'est pas motivée par le rejet mais par la peur : peur de la délinquance, peur de l'échec scolaire, peur de voir leur enfant « perdu » entre deux cultures. Mais en cherchant à protéger, ils exposent souvent leurs enfants à de nouvelles vulnérabilités.

Face à ces situations, des alternatives existent. Le dialogue au sein de la famille, soutenu par des associations spécialisées, peut aider à désamorcer les conflits. Un accompagnement psychologique, aussi bien pour les jeunes que pour les parents, permet de mettre des mots sur les difficultés et de travailler sur la confiance parents-enfant. Des dispositifs scolaires adaptés, comme le tutorat ou l'accompagnement socio-éducatif, offrent un soutien concret aux élèves en difficulté et réduisent les risques de décrochage. Enfin, il est possible de renouer autrement avec les racines culturelles, par des séjours choisis, vécus comme une découverte plutôt qu'une sanction.

LEYS Feidreva

Travailleuse sociale



Sources :

- Streel, A. (2020). « Les inégalités scolaires en Fédération Wallonie-Bruxelles », *Revue internationale d'éducation de Sèvres*.
- Montgomery, E. (2010). « Trauma, exile and mental health in young refugees », *Acta Psychiatrica Scandinavica*.
- Kienzler, H., et al. (2019). « Refugee children and psychological distress », *Journal of Refugee Studies*.
- Vathi, Z., et al. (2016). « Child return migrants and schooling », *Comparative Migration Studies*.
- Kalverboer, M., et al. (2017). « The best interests of children in return decisions », *International Journal of Law, Policy and the Family*.
- Bowlby, J. (1980). *Attachment and Loss*. Basic Books.
- Cornish, F., et al. (1999). « The social integration of returnees », *Anthropology & Education Quarterly*.
- Zevulun, D., et al. (2018). « Identity struggles of migrant return youth », *Journal of Youth Studies*.
- Manço, A., & Kanmaz, M. (2015). *Conflits familiaux et adolescents issus de l'immigration*. L'Harmattan.
- Mazzocchetti, J. (2011). « Les jeunes issus de l'immigration face aux normes éducatives », *Enfances, Familles, Générations*.
- *Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE)*, ONU, 1989.
- *Fédération Wallonie-Bruxelles (2022). Programme de médiation scolaire*.



Le théâtre comme espace d'expression pour les jeunes de Saint-Josse

Huit jeunes participent depuis plusieurs mois à des ateliers théâtre menés par Yousra et moi-même. Le théâtre y est abordé comme un véritable outil d'émancipation : il ne s'agit pas seulement de jouer des rôles, mais aussi d'apprendre à écouter, à s'exprimer et à rencontrer les autres. Ces jeunes y gagnent en confiance, en aisance à l'oral et découvrent le plaisir de prendre la parole dans un cadre bienveillant. À travers des exercices de diction, de respiration, de rythme, mais

aussi de travail corporel et scénique, ils explorent la voix, le geste, le regard et l'espace.

Les répétitions et débriefings favorisent l'expérimentation, le partage des émotions et l'écoute mutuelle. Au-delà de la technique, l'objectif est de renforcer l'estime de soi, stimuler la créativité et ouvrir des espaces de dialogue sur des thèmes qui les touchent directement, notamment le racisme ordinaire. En le mettant en scène, ils transforment ces expériences douloureuses en messages collectifs forts et porteurs de sens.

Le racisme ordinaire se manifeste par des paroles ou attitudes souvent banalisées.

Il peut prendre la forme de blagues, de clichés ou de petites remarques blessantes. Ces gestes apparemment «anodins» renforcent pourtant les stéréotypes et l'exclusion. Ils font sentir à la personne visée qu'elle n'est pas pleinement acceptée ou reconnue. Le racisme ordinaire blesse, fragilise la confiance et alimente des inégalités invisibles. Il ne s'agit pas seulement de mauvaise éducation, mais d'un vrai problème de société.

Chacun de nous doit apprendre à repérer ces comportements et à les questionner. Refuser de rire d'une "blague raciste", c'est déjà poser un acte de respect. Promouvoir l'écoute, la diversité et l'égalité est une responsabilité collective. Dire non au racisme, même ordinaire, c'est construire une société plus juste et humaine. Mais vous, avez-vous déjà été témoin, cible ou acteur de ce racisme ordinaire ? Venez nous en parler lors de nos représentations.

Nous aurons bientôt l'occasion de partager ce travail avec le public. Deux représentations sont prévues : la première aura lieu **le vendredi 24 octobre à la Maison des Cultures** de Saint-Gilles, et la seconde se tiendra **le samedi 6 décembre au Théâtre de la Vie**, à Saint-Josse. Ces rendez-vous marqueront l'aboutissement de plusieurs mois d'efforts, de rires, de doutes, mais aussi de belles réussites collectives.

Et plutôt que de conclure nous-mêmes, nous préférons laisser la parole aux jeunes, qui résument mieux que quiconque ce que leur apporte cette aventure.

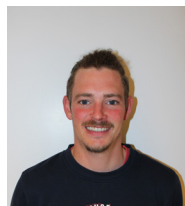
Au théâtre, les jeunes découvrent à la fois le plaisir de jouer et le défi de dépasser leur stress. « Le théâtre apporte du plaisir, mais monter sur scène me donne de la peur et du stress que je dois combattre », confie Bruce, qui revient surtout pour « l'ambiance de groupe ».

Soufiane, lui, souligne les bénéfices dans la vie quotidienne : « J'articule mieux, je regarde les autres dans les yeux quand je parle. » Malgré le trac, il apprécie « la solidarité du petit groupe et les jeux qui montrent notre évolution ». Pour Lina, le théâtre est un moyen de se défouler et d'apprendre à gérer son sérieux : « L'impro me fascine et j'ai trop envie d'essayer. »

Quant à Paul, il avoue ressentir « la peur de se planter », mais dès qu'il est dans ses scènes, « c'est juste du plaisir ». Il garde un souvenir fort de sa première représentation en public et affirme : « Maintenant, j'ai envie d'être toujours sur scène. »

GHILARDI Hadrien

Éducateur





de Gamond. Je me sens bien, car il y a mon frère et ma sœur avec moi. J'aime beaucoup ma nouvelle classe, pour l'instant, je me sens bien intégré et je trouve mes professeurs sympathiques. »

Mohamed Amine :

«J'ai fait ma rentrée à l'école Saint-Louis. Nous avons d'abord été accueillis dans la cour puis on a reçu l'autocollant pour notre classe. On a pu rejoindre notre titulaire et visiter les différents locaux. Les profs et les éducateurs ont l'air très sympas, je les trouve moins stricts qu'en primaire. J'aime le fait d'avoir plusieurs profs par matière. J'ai découvert le latin et j'aime beaucoup. Je n'ai pas de mal à me faire des amis, du coup, j'attends la suite avec impatience. »

Les nouveaux secondaires

Chaque année, le passage du CEB marque une étape importante dans la vie scolaire des enfants. C'est un moment rempli d'émotions, entre la fierté d'avoir réussi et l'appréhension de découvrir un nouvel environnement. Cette rentrée, quatre de nos jeunes ont franchi le pas et vivent désormais leurs premiers jours en secondaire. Nous leur avons donné la parole pour qu'ils partagent avec nous leurs ressentis, leurs découvertes et leurs espoirs pour cette nouvelle aventure.

Vladimir :

«Le premier jour, je me suis fait un ami qui s'appelle Alexandre, je suis à Gatti



Susan :

«J'avoue que j'étais très stressée le jour de la rentrée, mais je me suis fait des amis rapidement. J'ai pu rencontrer tous les professeurs, ils sont sympas. Pour l'instant, j'ai du mal à m'habituer à cause du niveau, je trouve ça plus difficile qu'en primaire. J'ai une bonne classe, calme et cool. J'ai peur des cours de néerlandais et de latin, surtout en néerlandais car j'étais déjà en difficulté en primaire. »

Aaron :

«J'ai fait ma rentrée à l'école La Vertu en 1ère secondaire. J'ai eu une bonne rentrée, c'était un petit choc tout de même, car il y a beaucoup d'informations en même temps et beaucoup de nouveautés. Je trouve les professeurs plus stricts et les horaires

changent par rapport au primaire. Je vais devoir m'adapter. Il y a plus de professeurs, les matières ont l'air plus compliquées, mais je vais m'adapter. »

Nous souhaitons à Vladimir, Mohamed Amine, Susan et Aaron beaucoup de réussite dans cette nouvelle étape qu'est le secondaire.

Nous continuerons à les accompagner et à les suivre grâce au soutien scolaire et aux séances de remédiation, pour qu'ils puissent progresser, s'épanouir et profiter pleinement de leur parcours scolaire.

EL ISAOUI Kamel

Éducateur





Les études et le job étudiant : trouver l'équilibre

« Faut-il travailler quand on est étudiant ? »

C'est une question que beaucoup de familles se posent. Certains jeunes veulent rapidement gagner leur indépendance, d'autres n'ont pas vraiment le choix pour financer leurs projets. Pour les parents, l'inquiétude est souvent la même : est-ce que cela ne va pas nuire aux résultats scolaires ?

Dans ce débat, les avis sont partagés. Pour y voir plus clair, j'ai interrogé

plusieurs jeunes de notre association et croisé leurs témoignages avec les conclusions de chercheurs qui se sont penchés sur le sujet.

Pourquoi travailler pendant les études ?

Les recherches montrent que les jeunes travaillent avant tout pour des raisons financières : aider leurs parents, payer leurs frais scolaires ou avoir un peu d'argent de poche. Mais il y a aussi des motivations liées à l'expérience professionnelle ou au désir d'autonomie.

Témoignage de Sanaa :

« Bah, j'ai choisi de travailler pour déjà avoir de l'argent de côté, que ce soit pour financer mes études ou mon permis, mais aussi pour les petits plaisirs. »

Témoignage de Reyyan :

« J'ai choisi de travailler d'abord pour gagner un peu d'argent de poche et ainsi développer mon autonomie. Mais aussi, et surtout, pour acquérir de l'expérience dans le domaine de l'animation, un secteur qui m'a toujours intéressée. »

Les points positifs et les risques

D'après les études, un petit nombre d'heures de travail par semaine peut avoir un effet positif : apprendre à mieux s'organiser, développer son sens des responsabilités, se sentir autonome.

Mais si le nombre d'heures augmente trop, les risques apparaissent : fatigue, baisse des résultats scolaires, moins de temps pour les amis et les loisirs, voire décrochage.

Témoignage de Sanaa :

« Depuis que j'ai commencé à travailler, j'ai jamais ressenti de différences dans mes résultats. Par contre, je bosse souvent le soir (21h-1h) et ça perturbe mon sommeil, surtout quand le matin, j'ai cours. »

Témoignage d'Elif :

« Au début, lorsque j'ai commencé à

travailler après les cours, je faisais parfois plus de neuf heures supplémentaires. Cela a beaucoup impacté ma scolarité, car j'étais souvent fatiguée et je m'endormais en classe. Malgré cela, mes notes n'ont pas trop été affectées puisque j'essayais toujours de donner mon maximum. Après quelques mois, j'ai tout de même décidé de calmer mon rythme de travail. »

Témoignage de Matilda :

« Oui, de la fatigue et du stress. C'était difficile de gérer les deux en même temps. Mais ça m'a aussi apporté une aisance financière et de l'expérience. »

Comment s'organiser ?

Les chercheurs relèvent que beaucoup de jeunes mettent en place des stratégies pour tenir le coup : négocier leurs horaires, diminuer leurs heures de travail en période d'examens, planifier leurs révisions, parfois même sacrifier certains loisirs.

Témoignage de Sanaa :

« Quand j'ai des grosses interros, j'essaye de ne pas travailler pour quand même réussir. Pour moi, les études passent avant le travail. »

Témoignage d'Elif :

« Oui, durant les périodes d'examens, je réduisais presque totalement mes heures de travail. Je préférais me concentrer uniquement sur mes révisions afin de réussir mon année. »

Témoignage de Reyyan :

« Pour moi, ça a été assez facile, car je m'organisais toujours avec mon lieu de travail afin que mes horaires n'entrent pas en conflit avec mes cours. L'anticipation et la communication étaient essentielles. »

Conclusion

Le job étudiant est une étape importante de la vie de nombreux jeunes. Il représente bien plus qu'un simple revenu : il peut donner confiance, apporter une première expérience professionnelle et aider à se construire. Mais il comporte aussi des risques lorsqu'il empiète trop sur les études, le sommeil ou la santé.

Ce qui ressort de manière claire, c'est l'importance de l'équilibre :

- **Ni trop peu**, car travailler est une occasion précieuse d'apprendre.
- **Ni trop**, car la réussite scolaire reste la priorité.

Parents, jeunes, enseignants : chacun a un rôle à jouer pour trouver ce juste milieu. Le job étudiant peut être une chance... à condition de rester un tremplin, et non un frein, sur le chemin de l'avenir.

AGUDELO Santiago

Éducateur



Sources:

<https://oresquebec.ca/articles-de-veille/etudes-et-travail-quelles-motivations-quelle-conciliation/>

<https://jobs.references.be/article/combiner-travail-et-etudes-voici-vos-droits-et-obligations>





Un regard vers le futur

Ce samedi 6 septembre marquait le retour des activités pour nos castors du samedi.

Au programme : la création d'une charte afin que tout le groupe s'accorde sur les règles à respecter durant l'année.

Une fois la charte mise en place, les castors ont participé à une activité dont ils étaient responsables. Leur mission ? Trouver une activité que nous n'avons pas l'habitude de proposer à Inser'ation. Mais pas seulement : ils devaient aussi calculer le coût, comparer différentes options et réfléchir à un moyen de financer cette activité.

Vente d'aliments ? Lesquels ? Faits maison ou achetés ? Autant de questions qui les ont guidés dans leur réflexion.

Les jeunes ont ensuite mis leurs idées sur papier, laissant libre cours à leur créativité pour rendre le projet le plus attrayant possible, avant de le présenter au groupe des grands afin de les convaincre.

Au terme de l'activité, j'ai posé quelques questions aux castors pour avoir leur retour par rapport à la création d'un projet :

- As-tu déjà mis en place un projet
- Si oui, quoi comme projet ?
- Est-ce que tu as bien aimé l'activité?
Et pourquoi ?
- As-tu trouvé des choses un peu plus compliquées que d'autre ?
- Est-ce que tu penses qu'après cette expérience, tu essaieras de mettre un projet en place de ton côté ?

Et voici les réponses de certains castors :

Ibrahim :

« Non, avant ceci, je n'avais jamais mis de projet en place. Mais j'ai vraiment bien aimé l'opportunité de le faire. J'ai surtout bien aimé le fait que c'était à nous de trouver l'activité et la liberté qu'on avait autour de ce qu'on mettait sur le papier. Couleurs, collages, dessins, c'était très amusant. Sinon pour un projet futur, j'ai envie plus tard d'aider à ouvrir un refuge pour animaux. »

Susan :

« Oui, j'ai déjà fait un projet de ce style. Avec ma sœur, on a proposé à ma famille d'aller à Aqualibi. On avait évalué le coût qu'il faudrait supporter avec le prix d'entrée et les transports. Et on a fini par y aller ! De mon côté, je n'ai rien trouvé de très compliqué. Par contre, j'ai vraiment bien aimé la

possibilité de trouver une activité plus inhabituelle et de chercher des façons différentes de récolter de l'argent. De mon côté, j'aimerais bien organiser la fête d'anniversaire de mes 15 ans plus tard. Voir le prix des objets, la nourriture, ... »

Bruce :

« Non, je n'ai jamais pensé à mettre un projet en place. Pour l'activité, j'ai bien aimé, surtout le fait de chercher une activité qui ferait plaisir à tout le monde. Par contre j'ai eu un peu de mal avec mon groupe pour trouver ce qu'on allait vendre et comment on allait le faire. Bonbons, gâteaux, crêpes ? Faits maison ou achetés ? Des questions qui nous ont donné un peu du mal pour y répondre. Finalement, j'aimerais bien dans le futur mettre en place avec mes amis une sortie à la plage. Pour le moment, je ne sais pas trop combien cela coûterait, mais c'est quelque chose que j'aimerais bien organiser. »

Les activités proposées après leur moment de réflexion sont.... Plopsaland, Paintball, Camping et Laser Game. Quelle activité sera effectuée ? Nous vous tiendrons au courant plus tard. .

MESIRCA Arturo

Éducateur





Moumoute le mouton, le nouveau compagnon des juniors

Tout comme cette nouvelle année, une nouvelle aventure débute chez les juniors. En effet, le doux pelage de Moumoute le mouton fait son apparition à Inser'aktion.

Pour trouver son chemin jusqu'à nous, Moumoute a entendu Lola l'abeille et a croisé la route de Trompette l'éléphant. Avec enthousiasme, ils lui ont conté

leurs souvenirs avec les juniors, les jeux partagés, les découvertes, les rires et tous les bons moments passés ensemble.

Intrigué par tant de belles histoires, Moumoute a aussitôt eu envie de rejoindre cette grande aventure.

Doux, calme et attentif, Moumoute possède un rôle bien particulier. Il vient avant tout pour écouter les juniors et leur apprendre la sérénité. Mais sa volonté est de leur transmettre des valeurs précieuses : apprendre à

s'écouter les uns les autres, découvrir ce qu'est la bienveillance, cultiver le partage, apprendre à se respecter ainsi que de respecter les autres et avoir la joie de vivre ensemble. Ce sont ces essentiels du quotidien que Moumoute a à cœur de faire respecter.

Toutefois, Moumoute n'est pas uniquement un guide. C'est aussi un voyageur curieux. Tout en douceur, à l'image de sa personnalité, il a lui aussi, à son tour, beaucoup de choses à apprendre des juniors. Leur énergie, leur spontanéité, leur créativité et leur façon unique de voir le monde sont pour Moumoute l'occasion de grandir lui aussi, car l'échange va dans les deux sens. Il apprend autant qu'il enseigne.

Comme d'habitude, un carnet de voyage accompagnera Moumoute dans son parcours. Chaque semaine, un enfant aura la chance de l'accueillir chez lui et d'y inscrire ses aventures. Ce carnet deviendra le témoin des

instants partagés, des découvertes de Moumoute dans la vie de famille et des petits souvenirs qui, mis bout à bout, raconteront une histoire collective. C'est un trésor qui nous permettra de garder vivante la mémoire de ces moments.

Moumoute n'est pas seulement une peluche ou une mascotte : il est un compagnon de route, un ami patient et attentif, un confident parfois. Avec lui, une nouvelle page s'ouvre dans l'histoire des juniors. Et si l'on en croit son regard pétillant et son enthousiasme débordant, elle s'annonce remplie de découvertes, de tendresse et d'aventures à partager.

Alors, êtes-vous prêts à accueillir Moumoute dans vos vies ?

MANDOUDANE Firdaws

Éducatrice





Retour de vacances, ou pas...

Octobre est là. Les valises sont presque toutes rangées, les stories de plage disparaissent, les cartables reprennent leur place. Mais si pour certains l'été rime avec bronzage et voyages, pour d'autres, il n'a jamais quitté le béton du quartier. Chaque année, les mêmes scènes reviennent : les familles qui accrochent le porte-bagage sur la voiture, les voisins qui disparaissent petit à petit, et ceux qui restent, qui observent les rues se vider avec une boule dans la gorge. Pas de dépaysement, juste la chaleur de la ville et parfois le sentiment d'être "oublié" par l'été.

Younes, par exemple, explique : « *Nous sommes restés ici avec ma mère, je me*

suis vraiment ennuyé cet été. En plus, tous mes amis étaient en vacances donc je n'avais rien à faire. »

Sohaib confie la même impression : « *Nous sommes restés tout l'été ici. Je sortais vite fait au parc, mais le pire, c'était les dernières semaines, car ma mère voulait qu'on se prépare et qu'on s'entraîne pour l'école. On était tous les trois à la maison avec mon frère et ma sœur... c'était le pire.* »

C'est bien là qu'Inser'Action prend tout son sens : proposer aux jeunes restés à Bruxelles des activités, des sorties et des projets qui leur permettent de voyager autrement, de créer des souvenirs et de ne pas vivre un été vide.

C'est aussi le cas de Yahya : « *Je devais aller au Maroc cet été, mais finalement,*

ça a été annulé. Je devais prendre l'avion, mais je ne pouvais pas y aller, car ma maman ne pouvait pas m'accompagner et je suis trop jeune pour voyager seul. »

En effet, pour beaucoup de jeunes, l'été rime avec voyage au pays d'origine. Certains en parlent avec enthousiasme : *« Je suis marocain et j'aime aller au Maroc l'été. Après, si je peux changer de pays, j'aimerais bien visiter autre chose, mais je trouve ça quand même chouette d'aller au Maroc. »* explique Ismael.

Anas, lui, me dit : *« Même si j'aime voyager ailleurs, le Maroc, c'est obligé d'y aller au moins une fois par an. »* Mais tout le monde ne vit pas ce retour de la même façon. Yassin, lui, exprime même un petit ras-le-bol : *« J'aurais aimé aller ailleurs... Le Maroc, moi, j'en ai un peu marre. Ce n'est pas vraiment mon truc. Mon frère Anas kiffe, mais pas moi. »*

Pour Hind, rencontrée en travail social de rue, le Maroc reste agréable... Mais seulement jusqu'à un certain point : *« L'été, j'aime aller au Maroc, mais voilà... Plus d'un mois, c'est beaucoup, après ça devient vite lassant. Tu finis par tourner en rond et ça devient même gênant »*. Parfois, les familles choisissent aussi d'autres destinations, comme Lina qui a voyagé en Espagne. Mais même là, le Maroc reste la référence : *« Cet été j'ai été en Espagne, mais je préfère quand même aller au Maroc l'été. »*

Il y a enfin ceux pour qui l'été est marqué par les examens de passage. Pendant que les autres profitaient de la plage, eux passaient août le nez dans les syllabus.

Certains ont dû renoncer aux vacances, d'autres ont pu partir, mais sans en profiter pleinement. Comme Yassin : *« J'avais des examens de passage, mais j'ai quand même été au Maroc avec ma famille. Franchement, ça m'a gâché mes vacances, car je devais tous les jours rentrer plus tôt pour travailler et étudier. »* Même constat pour Yasmine : *« J'ai été en vacances au Maroc, mais j'avais des examens de passage. Là-bas, je ne pouvais pas toujours sortir avec ma famille, je devais souvent rester à la maison pour bosser ou les rejoindre plus tard. Ça gâche un peu les vacances. »*

Bref, le retour de vacances n'a pas la même saveur pour tout le monde. Entre ceux qui n'en ont pas eu, ceux qui les vivent différemment, et ceux qui voudraient prolonger l'été encore et encore... on se retrouve tous à l'automne avec nos histoires, nos souvenirs, ou parfois notre frustration.

Mais heureusement, la rentrée à Inser'Action, c'est aussi le début d'une nouvelle aventure. Les projets reprennent, les activités se préparent, et chaque semaine devient une occasion de créer ensemble, de découvrir, et de faire de cette année scolaire une suite aux vacances plutôt qu'une fin brutale. Après tout, les souvenirs ne se rangent pas dans une valise : ils continuent de s'écrire ici, avec vous.

BOUDAHMANE Yousra

Éducatrice





Portrait de Mathilda, nouvelle stagiaire

Bonjour, moi, c'est Mathilda, la nouvelle stagiaire d'Inser'Action durant 5 semaines.

J'ai terminé mes études secondaires en agente d'accueil et tourisme à Frans Fischer.

J'ai ensuite exploré différentes formations (institutrice, éducatrice spécialisée) avant de me réorienter vers une formation de secrétaire médicale.

J'ai travaillé pendant 2 ans dans une maison médicale et effectué plusieurs jobs étudiants.

Comment j'en suis arrivé là ?

Je me suis retrouvée face à des éducateurs lorsque j'avais postulé pour un job étudiant dans une asbl qui s'occupait notamment de personnes

autistes et trisomiques ; j'ai pu discuter avec certains éducateurs, qui m'expliquaient que ce métier connaissait de nombreux secteurs et publics différents. J'avais beaucoup aimé les études d'éducatrice que j'avais pu faire auparavant. C'est pour cela que j'ai décidé d'arrêter de travailler et de reprendre la formation d'éducatrice.

Mes atouts ?

L'empathie, qui est importante dans ce métier, car il faut être à l'écoute, peu importe le type de personne que nous avons en face de nous, que ce soit quelqu'un qui a subi ou mal agi. Mais il faut toujours garder une position neutre, ne pas juger ou mettre la personne mal à l'aise, sinon la confiance sera rompue et elle va se refermer sur elle-même.

Je suis aussi quelqu'un de patiente, je vais travailler avec des personnes qui ne me connaissent pas et elles ne vont pas directement se confier et discuter de leurs problèmes. Il est important de pouvoir attendre et laisser le temps qu'il faut pour qu'elles se sentent prêtes à parler et qu'elles puissent faire entièrement confiance. Tout dépend d'une personne à l'autre, il y en a qui vont parler plus rapidement, tandis que d'autres vont avoir besoin de temps avant d'être capables d'exprimer leurs problèmes.

Mes craintes ?

Ne pas savoir gérer une situation de conflit physique ou verbale, que ce soit

entre bénéficiaires, vis-à-vis de moi-même ou avec le personnel.

Mes attentes pour ce stage ?

Découvrir ce nouveau secteur, car c'est la première fois que je travaille et accompagne des enfants/adolescents. Voir si cela me plaît pour pouvoir

travailler à l'avenir dans ce milieu-là. Mais aussi, si je suis apte à cadrer et à accompagner un groupe de jeunes. Et enfin réussir.

KUKAJ Mathilda

Stagiaire éducatrice





Utilisation des photos et textes présents dans le journal

Tous les textes, documents pdf, illustrations, photos, logos présents dans ce journal appartiennent à l'asbl Inser'Action. Toute utilisation doit être autorisée.

Nous avons, dans la mesure du possible, demandé aux personnes représentées sur les photos leur accord. Toute personne figurant sur une photo peut demander le retrait du cliché de nos pages en adressant une simple demande au secrétariat dont l'adresse est reprise ci-dessous.

Les photos présentes sur le site et dans le journal ne sont qu'illustratives et non exemplatives. Toute ressemblance entre les personnes qui s'y trouvent et les situations décrites serait purement fortuite et involontaire. Nous utilisons l'intelligence artificielle pour assurer la relecture de nos articles, garantissant ainsi une qualité et une cohérence, tout en générant des photos illustratives pour enrichir visuellement nos contenus.

Inser'action asbl

Siège social / permanence sociale / administration

48, rue Saint-François

1210 Saint-Josse-ten-Noode.

Atelier / activités collectives

10, rue Saint-François

1210 Saint-Josse-ten-Noode.

Téléphone : 02/218.58.41

Email: info@inseraction.be

Site: www.inseraction.be

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de l'ONE, de la Région de Bruxelles-Capitale, de la Commission communautaire française, de la Commune de Saint-Josse-Ten-Noode et du service Arc-en-Ciel.

